



Gérard Noiret

## L'hypothèse d'une poésie sexuée

Argenteuil, lycée professionnel Fernand Léger. Cette adolescente dont la colère part d'une révolte contre le sort imposé chez elle par la loi du grand frère, avant de se perdre en fausses antinomies, avant un jour peut-être de se retourner contre elle. Créteil, ce professeur de lettres, agrégé, au profil de séducteur, qui rigole haut dans la salle des profs : « *Moi le voile, je suis pour... sur les moches* ». Saint-Denis, ces adolescents gênés de découvrir ce que signifie « *Nique ta mère* » et jurant que disant cela ils ne disent pas ça. Cergy, *cette auteur ulcérée* d'être présentée comme une poétesse. Et partout sur les écrans ces femmes, voilées ou non, en lutte contre les dictatures, ces statistiques qui s'alarment d'une progression sans précédent de la violence féminine, cette ministre outragée qu'on lui reproche de profiter des largesses d'un tyran. L'art est-il obligé d'entretenir la confusion ? Les définitions sectaires de l'Islam sont-elles les seules responsables des modifications – impensables dans les années 70 mais certainement pas inévitables – qui affectent le statut des femmes en France ? Voilées / dévoilées, n'est-ce pas les deux extrêmes d'une même domination, qui se confortent en se combattant ? De quelles représentations des femmes les jeunes garçons sont-ils nourris ? Ont-ils une chance avec Google, entrée *sexe*, de bien vivre leur masculinité ? Purifier les mots de la tribu n'est-ce pas aussi distinguer masculinité et masculinité.



*Ainsi, selon la loi universelle de l'ajustement des espérances aux chances, des aspirations aux possibilités, l'expérience prolongée et invisiblement mutilée d'un monde de part en part sexué tend à faire dépérir, en la décourageant, l'inclination même à accomplir les actes qui ne sont pas attendus des femmes – sans même leur être refusés.*

Pierre Bourdieu - *La domination masculine*

Visiter le Louvre, puis Orsay, puis Beaubourg, feuilleter les volumes de la Pléiade consacrés à la philosophie puis, par curiosité, *L'anti-manuel* élaboré par Onfray, s'arrêter devant les bacs à disques s'échelonnant du chant grégorien à la musique contemporaine... amène à formuler ce constat : les histoires de la pensée et de création artistique sont, depuis l'antiquité, massivement une histoire d'hommes. Avec à partir du XX<sup>e</sup> siècle un léger accroissement du rôle des femmes (les 4 choisies par Onfray – sur les 176 philosophes d'un ouvrage désireux d'exercer l'esprit critique des jeunes gens – sont nées après 1900) tend à prouver qu'il ne faut pas totalement désespérer ! Encore un siècle et le féminin apportera une contribution significative au développement humain. Pour l'heure, les exceptions ne changent rien. Elles ne peuvent que confirmer la règle. Au point qu'on peut se féliciter, en tant qu'homme, que notre genre ait l'élégance de dissimuler sa suprématie en se cantonnant dans un masculin se prétendant neutre, et féliciter pour leur sportivité les femmes qui s'insurgent dès que sont féminisés les mots

nobles (comme *auteur, écrivain, poète*). En somme : « *Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles* ».



L'examen de ma trentaine d'anthologies confirme que *la Poésie*, avec ses modalités propres – par exemple, l'existence de Sappho dans l'antiquité grecque – conforte cette *totalité* qu'il est de mauvais goût d'analyser en tant que construction ! Ainsi... *Le livre d'or de la poésie française (des origines à 1940)* de Pierre Seghers (pour moi la meilleure) retient 7 femmes sur 182 auteurs... *L'anthologie de La Nouvelle Poésie Française* de Bernard Delvaille (qui passe pour la somme de la génération 68, et dont le succès a amené une réédition en 1974) présente 2 femmes sur 100 auteurs... *L'anthologie de la Poésie Française du XX siècle* de Jean-Baptiste Para, paru dans la collection poche-Gallimard en 2000, sélectionne 12 femmes sur 186 auteurs. Ainsi... ainsi... Aucune des anthologies « généralistes » ne déroge à la règle.



Dans les catalogues des grands et moyens éditeurs, la disproportion – différente de celle du domaine romanesque – est similaire. Seuls POL et Flammarion manifestent une ligne éditoriale équilibrée. Dans la collection d'Yves di Manno – un des lieux procurant une lisibilité nationale – on dénombre 15 poétesses et 39 titres pour 41 poètes et 133 titres. Mais si l'on tient compte de ce qui était déjà au catalogue lorsqu'Yves di Mano a repris la collection, on arrive à un cas unique de parité, qui démontre que publier autant de femmes que d'hommes a pour effet d'élever le niveau d'une collection.



La disproportion n'est pas plus le reflet de la réalité intellectuelle que le résultat d'un complot. Outre que les signataires des anthologies citées ne sont suspects d'aucun sexisme, nombre de femmes y concourent ou le défendent. Dans l'anthologie *Passeurs de mémoire – De Théocrite à Alfred Jarry, la poésie de toujours lue par 43 poètes d'aujourd'hui*, il n'y a que 2 femmes dans les poètes(ses) choisies, soit 2 fois moins que le nombre déjà restreint de poètes(ses) contactées. L'idéologie de *la poésie* (que la majuscule soit abandonnée n'empêche pas que tout la suggère) est en grande partie responsable. On ne peut adjoindre un qualificatif à *poésie* sans qu'aussitôt n'intervienne un puissant phénomène de dévaluation. Une dévaluation vieille comme le néo-platonisme. Vieille comme la suprématie de monde des Idées sur ce bas monde<sup>1</sup>.



*Il faut admettre que les deux façons d'être un humain ne cessent d'exister.*

S. Agacinski - *Politique des sexes*

S'il est encore impossible d'affirmer<sup>2</sup> s'il existe des femmes poètes injustement enfouies sous des tonnes d'archives, il est au moins justifié de se demander pourquoi cette prépondérance masculine écrasante, et mise à mal par l'exemple de Flammarion, ne gêne personne sauf les « féministes ». Parce qu'il est donné aux poètes d'exprimer grâce aux spécificités de leur art l'ensemble de la condition humaine ? Parce que

l'homme et la femme sont les deux moitiés exactement symétriques d'une pomme idéale ? Ou parce qu'une pensée n'est hégémonique qu'à partir du moment où son pouvoir est masqué par des évidences non contestables ? Si je peux croire que le désarroi de la créature face au néant, que l'interrogation de la créature se demandant pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien, échappe au sexe, je suis beaucoup plus sceptique pour le reste de la condition humaine. Qui peut penser que Baudelaire perçoit quoi ce soit ou se préoccupe en quoi que ce soit du désir, du plaisir, des fantasmes, de l'imaginaire féminin<sup>3</sup> ?



Depuis la lecture dans les années 80 des *Lettres d'Idumée* de Marie Etienne et de *Seigneur* de Geneviève Huttin, j'ai la conviction qu'il existe des textes ne pouvant être écrits que par des femmes<sup>4</sup>. J'ai pourtant mis longtemps avant de définir ma poésie comme masculine. Ce que j'écris naît du masculin, explore l'imaginaire de ce genre, et en conteste les archétypes. Je me sais aussi incapable de franchir la dernière frontière de l'intime que de franchir celle de la vie et de la mort. Même si je me sais bien sûr constitué de masculin et de féminin sur les plans physiologique, culturel et psychique. Même si je ne souscris aucunement à l'idée de « la guerre des sexes ».



Dans « poésie masculine » et « poésie féminine », le mot fautif, le cheval de Troie qui introduit l'idéologique, c'est poésie. Tandis que *penser naïvement (p)oesie(s)* entraîne la référence consciente ou non à une réalité supérieure et induit les déclarations d'amour ou de haine inhérentes à toute foi, *penser poème* permet une approche qui gagne en perception des phénomènes langagiers ce qu'elle perd en supposée hauteur métaphysique. Passé la première lecture, le poème m'apparaît comme la cristallisation d'une sorte de produit de facteurs, au nombre indéterminé, à la définition instable, où les composants ne multiplient pas forcément d'une manière identique, mais un produit de facteurs. Sans forcer, je peux risquer cette formule :

poème = (langage) (histoire poétique) (imaginaire) (monde) (pensée) (projet)



J'entends par (histoire poétique) la mémoire des manières d'écrire et des textes majeurs ; par (vécu) l'ensemble des représentations conscientes et inconscientes d'un sujet ; par (monde) aussi bien les circonstances, que l'histoire, que la politique ; par (pensée) la connaissance philosophique, la spiritualité, la réflexion sur le motif ; et par (projet) ce qui naît spécifiquement du travail de l'écrivain.

Le (langage) seul est incontournable. Sa qualité détermine le résultat. Réduit à la simple volonté de dire, il est proche d'un zéro réduisant à rien les autres composants, aussi intelligents, aussi chargés d'expérience soient-ils. À son propos, je ne peux qu'avancer des intuitions. Que le langage-du-poème relève de l'idiome et pas de la langue nationale, et pas de la Langue des écrivains, et pas de la langue des psychanalystes. Qu'il ne dépend ni des études, ni du mérite, ni du sujet traité. Qu'il se perd. Que ses propriétés – ses figures, son rythme profond – souvent liées à des chocs existentiels, pas obligatoirement spectaculaires, sont aussi aléatoires que celles qui font la « présence » des comédiens, le « gospel » des chanteurs.

En règle générale, les poèmes qui me parlent mobilisent de trois à cinq facteurs. Quand ils en utilisent deux, ils relèvent de la notation. Quand ils combinent les six, ils souffrent de saturation et concernent surtout les spécialistes du décryptage.



*... pensés par l'homme, le genre, le sexe, sa détermination,  
l'adaptation de l'individu ne sont pas des faits relevant  
simplement de l'ordre naturel. Constructibles et recréés,  
ils relèvent de l'ordre symbolique...*

Françoise Héritier – *Masculin / Féminin I*

S'il est un facteur contesté, c'est bien (vécu). Ce qui est logique car c'est lui qui réfute le dualisme du corps et de l'esprit. Considérer le monde comme l'unique réalité à l'exclusion de toute transcendance se heurte autant à l'héritage néoplatonicien qu'à la conception freudienne d'un inconscient sans accroche avec le physique. (vécu) est sexué, à l'inverse de (langage) et (histoire poétique) qui n'ont pas de sexe, et différemment de (monde), (pensée), et (projet)<sup>5</sup>.



Percevoir le poème en tant que *processus* permet d'envisager des combinaisons que rendent impensables les belles définitions, y compris lorsqu'elles viennent de Char. Par exemple (langage) (histoire poétique) (vécu) (pensée) qui font qu'il peut exister des œuvres masculines ou féminines majeures<sup>6</sup>. Il montre également que des femmes peuvent vouloir écrire dans le neutre sans se renier. Dans tous les cas, la qualité du poème est soumise au (langage), c'est-à-dire non seulement aux mots, mais également au rythme profond et au silence consubstantiel.



Après avoir déconstruit l'acception dominante de *poésie*, réutiliser le terme afin de pouvoir généraliser ce qui a été dégagé. Mais là, de nouveau, les choses ne sont pas égales. Si je peux m'appuyer sur les anthologies pour étayer mon hypothèse de poésie masculine, je ne peux parler de poésie féminine qu'en extrapolant.



Une lecture sociologique des anthologies des quarante dernières années révèle aussi que les poètes appartiennent massivement au monde des Héritiers, ou pour parler autrement à la petite et moyenne bourgeoisie. Les grandes enquêtes ne manquent pas au XX<sup>e</sup> siècle, qui demandent : *Pourquoi écrivez-vous ? Comment écrivez-vous ? Qu'écrivez-vous ?* ; mais jamais : *Qui écrit ? Qui est publié ? Qui est décrété Grand Poète, et par qui ?* Vouloir y voir clair, ce n'est pas se ranger du côté de ceux qui, universitaires ou pas, dénoncent le règne de la poésie universitaire, c'est penser qu'il peut exister un autre Panthéon que celui qui résulte d'une hégémonie. Car si l'art du poème est bien un art élitiste, on peut contester (depuis les tirs à boulet de canon de Sartre sur la décentralisation géographique et sociale de la culture jusqu'aux rejets divers qui ont empêché le dialogue avec la génération slam<sup>7</sup>), tout ce qui dans les faits défend un pré carré. Tout ce qui applaudit à « *élitiste pour tous* » mais ne veut même pas entendre

« populaire pour quelques uns ».

- <sup>1</sup> À ce titre, lire la préface de Bonnefoy à Nul ne s'égare précédé de Haeres (Gallimard-poche).
- <sup>2</sup> Je serais curieux de voir ce que révélerait une recherche minutieuse du côté de ces « Précieuses ridicules » que Molière a disqualifiées, et une comparaison avec les poètes reconnus de la même période.
- <sup>3</sup> Mais Ronsard..., Sade..., Bataille... etc.
- <sup>4</sup> Ce qui ne préjuge en rien de leur qualité.
- <sup>5</sup> Pour moi, il n'y a pas de langage en soi féminin.
- <sup>6</sup> Nombre de poètes « universels » – des deux sexes – sont à mes yeux des poètes insuffisants qui manient des lieux communs du second degré.
- <sup>7</sup> Les derniers livres de Roubaud marqués par un langage d'une pauvreté consternante participent, en dépit du savoir et de l'habileté qu'ils mobilisent, et dépit de la hauteur atteinte par *Quelque chose noir*, de la même insignifiance poétique que les productions slam qu'il dénonce.

Gérard Noiret, né en 1948, est autodidacte. Après avoir travaillé en usine, il devient animateur en 1972. Il intègre la revue *Esprit*, en 1978, puis *La Quinzaine littéraire*, qu'il quitte en 1988 pour mener de front un travail social et l'activité littéraire. Il a publié plusieurs romans chez Actes Sud et, parmi ses derniers recueils de poésie : *Pris dans les choses* (Obsidiane, 2003) et *Atlantides* (Action Poétique, 2008).